

Véronique Ovaldé : La magie de la disparition

J'aime les disparitions.

J'aime ce qui me met en face de la finitude des choses. Ou plutôt de la possibilité d'une finitude parallèle. Cela vient peut-être d'*Alice* et de son petit monde capricieux où les chats disparaissent et ne laissent d'eux que leur sourire denté et narquois – ce qui fait que personne, pas même une reine folle, ne peut leur couper la tête (comment couper la tête à quelque chose qui n'en a pas?). J'ai toujours examiné la possibilité de ma propre disparition dans toutes circonstances et dans tout moment de mon existence.

Je voue un tel respect à ce qui disparaît que jamais je ne cherche un objet égaré.

Je reste simplement pantelante au milieu du salon, je dis, pour moi-même ou pour mon entourage, « Oh il a disparu » (et je parle d'une bague (mais dans ce cas je dis « elle » bien entendu), un stylo ou un parapluie). Mais au fond cette attitude est parfaitement exaspérante pour ceux qui vivent avec moi, c'est devenu à force si embarrassant (cette façon de se tenir au milieu du salon en attendant que les objets reviennent d'eux-mêmes ou ne reviennent pas) que j'en ai fait une sorte de blague dans mon livre *Et mon cœur transparent*.

Là, ce ne sont pas les menus objets de la vie quotidienne qui se volatilisent, mais bel et bien une armoire normande, une commode ou même une maison.

Les lecteurs me demandaient le sens de ces disparitions et à part le sens que leur donne Lancelot (le héros) il n'y en a pas. Je laisse la possibilité de son immense étourderie et puis je mentionne que finalement ça le rassure : « Lancelot aime que les choses s'égarant. Ça lui rappelle en douceur l'existence de dimensions parallèles. »

C'est comme s'il y avait un trou aux objets et aux gens et qu'ils vivaient tranquillement leur vie concomitante ailleurs qu'auprès de nous mais peut-être pas si loin – je pense à cette nouvelle de Will Self qui s'appelle *Le livre des morts de Londres-Nord* et qui fait partie du recueil *La Théorie quantitative de la démence*. Il y parle d'un quartier de Londres où vont habiter tous nos morts. Le narrateur découvre cet endroit en croisant sa propre mère dans la rue avec son cabas et son petit pas de vieille dame.

Quand j'avais vu *La Guerre des mondes*, alors que j'étais encore une petite fille, je ne pouvais pas croire que les gens désintégrés par les envahisseurs étaient réellement devenus poussière. Je les imaginais en train de gambader sur une autre planète. Peut-être étaient-ce simplement inacceptable, la mort et la disparition ? Peut-être est-ce simplement une vanité terriblement humaine que d'imaginer cette alternative magique à la disparition des choses ?

L'endroit de la disparition c'est l'endroit de la parenthèse. Souvenez-vous dans *Alice* que le début de texte est parasité par tout un tas de parenthèses, dès sa descente dans le terrier du lapin, dès que la première parenthèse apparaît (« Elle était donc en train de se demander (dans la mesure du possible, car la chaleur qui régnait ce

jour-là lui engourdissait quelque peu l'esprit)... ») ou la première réflexion d'Alice (« A quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues »), on sent que l'on va se faire engloutir par la parenthèse. Pénétrer dans *Alice*, c'est, me semble-t-il, accepter de disparaître en entrant dans la parenthèse – les parenthèses sont nombreuses au début, et puis il y en a de moins en moins au cours du texte comme si vous cheminiez progressivement et réellement dans la profondeur de l'incise et du monologue intérieur. Comme si vous disparaissiez à l'intérieur de ce lieu magique, loufoque et d'une logique parfaite.

Il y a un homme dans un de mes livres dont la femme disparaît. Leur petite fille est très malheureuse, elle imagine tout un tas de raisons à cette disparition ; lui il est simplement persuadé qu'elle l'a quitté. Alors il dit à sa petite fille en pensant sans doute la rassurer ou lui donner une clé pour s'apaiser : « Il faut laisser aux gens qu'on aime le droit de disparaître. »

Et c'est cette possibilité d'une disparition rédemptrice qui me porte chaque jour et me permet de regarder plus sereinement les plus anodines et les plus tragiques d'entre elles. Je n'y réussis pas toujours. Je tente juste de rester assise sur le talus à m'accommoder de la disparition des choses.

Veronique Ovaldé: Die Magie des Verschwindens

Ich mag das Verschwinden.

Ich mag, was mich mit der Endlichkeit der Dinge konfrontiert. Oder vielmehr mit der Möglichkeit einer parallelen Endlichkeit. Das kommt vielleicht von *Alice* und ihrer eigensinnigen kleinen Welt, in der Katzen verschwinden und nur ihr gezähntes, spöttisches Grinsen zurücklassen – mit der Folge, daß niemand, nicht einmal eine verrückte Königin, ihnen den Kopf abschlagen kann (wie soll man etwas den Kopf abschlagen, das keinen hat?). In jeder Lage und in jedem Moment meines Lebens habe ich immer die Möglichkeit meines eigenen Verschwindens geprüft.

Ich hege einen solchen Respekt vor dem, was verschwindet, daß ich niemals nach einem verlorengegangenen Gegenstand suche. Ich stehe dann einfach verdattert mitten im Wohnzimmer und sage zu mir selbst oder den Leuten um mich herum: „Oh, es ist verschwunden“ (und meine etwa einen Ring (in diesem Fall sage ich natürlich „er“), einen Kuli oder einen Schirm). Aber natürlich kann diese Verhaltensweise die Menschen, die mit mir zusammenleben, zur Weißglut bringen, und es ist mit der Zeit so peinlich geworden (diese Art, mitten im Wohnzimmer stehenzubleiben und zu warten, bis die Dinge von selbst zurückkommen oder auch nicht), daß ich in meinem Buch *Et mon coeur transparent* etwas wie einen Scherz daraus gemacht habe.

Dort sind es keine kleinen Alltagsgegenstände, die sich in Luft

auflösen, sondern gleich ein riesiger Bauernschrank, eine Kommode und sogar ein Haus.

Die Leser fragten mich nach dem Sinn dieses Verschwindens von Dingen, aber abgesehen von dem Sinn, den Lancelot (der Held) darin sieht, gibt es keinen. Ich lasse die Möglichkeit seiner unermesslichen Zerstreutheit im Raum stehen und erwähne dann, daß es ihn letztlich beruhigt: „Lancelot mag es, wenn Dinge verlorengehen. Es erinnert ihn sanft an die Existenz paralleler Dimensionen.“

Es ist, als sei an den Dingen und an den Menschen ein Loch und als lebten sie seelenruhig ein gleichlaufendes Leben anderswo als bei uns, aber vielleicht gar nicht so weit weg – ich denke da an eine Erzählung von Will Self, „Das Nordlondoner Totenbuch“, die in dem Band *Quantitätstheorie des Irrsinns* enthalten ist. Darin spricht er von einem Londoner Stadtteil, in dem alle unsere Toten weiterleben. Der Erzähler entdeckt diesen Ort, als er seiner eigenen Mutter mit ihrer Einkaufstasche und ihrem Alte-Damen-Trippelschritt auf der Straße begegnet.

Nachdem ich als kleines Mädchen den *Kampf der Welten* gesehen hatte, konnte ich nicht glauben, daß die von den Invasoren pulverisierten Leute tatsächlich zu Staub geworden waren. Ich stellte mir vor, daß sie fröhlich auf einem anderen Planeten herumsprangen. Vielleicht war das einfach unannehmbar, der Tod und das Verschwinden? Vielleicht war es einfach eine schrecklich menschliche Eitelkeit, sich diese magische Alternative zum

Verschwenden der Dinge auszudenken?

Der Ort des Verschwindens ist der Ort der Parenthese. Erinnern Sie sich, wie in *Alice* der Anfang des Textes von einem ganzen Haufen Parenthesen durchsetzt ist, gleich, als es hinabgeht in den Kaninchenbau, als die erste Klammer erscheint („Sie war infolgedessen gerade am Überlegen (soweit sich das machen ließ, denn vor lauter Hitze war sie schon ganz schläfrig und dumm im Kopf) ...“), oder schon bei Alices erster Überlegung („und was für einen Zweck haben schließlich Bücher, in denen überhaupt keine Bilder und Unterhaltungen vorkommen?“), spürt man, daß man sich von der Parenthese verschlingen lassen wird. In *Alice* einzutreten bedeutet, scheint mir, zu akzeptieren, daß man verschwindet, indem man sich in die Parenthese hineinbegibt – die Parenthesen sind am Anfang häufig, dann werden es im Verlauf des Textes immer weniger, als würde man allmählich und tatsächlich in die Tiefen des Einschubs und des inneren Monologs vordringen. Als verschwände man im Inneren dieses magischen, bizarren und vollkommen logischen Ortes.

In einem meiner Bücher gibt es einen Mann, dessen Frau verschwindet. Ihre kleine Tochter ist sehr unglücklich, sie denkt sich alle möglichen Gründe für dieses Verschwinden aus; er dagegen ist einfach der Überzeugung, daß sie ihn verlassen hat. Deshalb sagt er zu seiner kleinen Tochter, wahrscheinlich um sie zu trösten oder ihr zu helfen, zur Ruhe zu kommen: „Man muß den Menschen, die man liebt, das Recht lassen zu verschwinden.“ Und diese Möglichkeit

eines erlösenden Verschwindens ist es, die mich durch jeden Tag trägt und die es mir erlaubt, die harmlosesten wie die tragischsten Fälle davon gelassener zu betrachten. Das gelingt mir nicht immer. Ich versuche einfach, am Bachufer stillzusitzen und mich mit dem Verschwinden der Dinge abzufinden.

Aus dem Französischen von Claudia Kalscheuer